

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

CLXII^o LETTRE PERSANE

El Rhoul à son ami Mirza à Ispahan

Le 18 de la lune de Saphar, fut occurrente, cette année, de ce que les Français dénomment la "frairie du travail": le premier de mai. Ce jour-là, je fus, cher Mirza, en une confrérie où je pris bien du plaisir. Mon ami le gazetier Maurice de Saint-Bourg me persuada de me joindre à lui, afin de nous rendre dans la campagne aixoise. Aix n'est point ville considérable, mais les Etats de Provence s'y tiennent: de là sa notoriété.

Dans une hostellerie caravansérail à l'enseigne du "Mas des Ecureuils" (ce qui, dans la sublime langue de notre bienaimé Prophète pourrait se dire "Dar es-Sanajib") se tenait une assemblée - réduite et provinciale - de cinq douzaines de personnes affiliées à l'ordre des ALYCéens. Que te dire, cher Mirza, de cette compagnie? Elle conglutine des personnes des deux sexes, qui eurent - prétendent-elles - le bonheur de mener conjointement leurs études et d'avoir connu les mêmes maîtres dans l'antique ville de Cirta, du temps des possessions du royaume de France au pays barbaresque. Deux ou trois fois l'an, ils se retrouvent aux quatre coins du territoire, pour conforter les amitiés et raviver les mémoires.

Il s'agissait, ce jour-là, d'un ralliement des seules provinces méridionales. Mais comme, depuis peu, la Poste royale a considérablement amélioré le service des coches (il n'est question, dans toutes les conversations, que du "Coche à Grande Vitesse") des membres de la France brumeuse y furent présents.

● suite de cette "Lettre persane" en page encartée



L'équipe de football junior du lycée d'Aumale en 1948-49. De haut en bas et de gauche à droite: Faës, Ben Saïd, Planque, Agostini, Francheschi; puis Descamp, Temim, Pelloux; puis Quasso, Missud et Lauro; à droite, M. Gras.

JOUR J MOIS M

Au lycée de garçons, entre 1925 et 1930, au jour J et au mois M, certains privilèges dans l'ordinaire des repas étaient réservés à quelques-uns des pensionnaires.

Au matin du jour J, les candidats au baccalauréat recevaient un copieux petit déjeuner, agrémenté de vrais biftecks cuits à point et tendres à souhait.

On en rêvait longtemps à l'avance, écoutant les habitués - et ils étaient nombreux - raconter la gloire de ce prodigieux brekfast. Et, parvenu enfin au pied de cette munificente récompense, on la mangeait, quelles que soient les affres que pouvaient ressentir les estomacs.

Quant au Ramadan - scrupuleusement observé par tous les lycéens musulmans - il ne manquait pas de poser des problèmes de logistique que l'on résolvait en prévoyant, pour les jeûneurs, deux repas "hors cloche": l'un à cinq heures de l'après-midi, l'autre à quatre heures du matin avec retour dans le dortoir où une "grasse matinée" était permise... bien moins une grasse matinée qu'une heure de grâce après le premier roulement de tabour de la journée, car - fidèle à la discipline napoléonienne - le bahut ne marchait alors qu'au tambour.

H. Ch. FERRIER.

Reconnues par Yvonne Bertucchi Martin, sur la photo de première page, dans les "Bahuts" de mai, de haut en bas et de gauche à droite: Claire Toutou, Ghislaine Guerreau, Mathilde Rognon, Jacqueline Gibault, Maddy Battino, ? ? Paule Allouche, Raymonde Feller, Mireille Cachau et Adjila Messaour.

IL Y A CINQUANTE ANS



Il y a cinquante ans, elles entraient en classe de seconde, dans un lycée "Laveran" tout neuf. Photographiées dans la cour, devant la rotonde, ce sont, de gauche à droite et de haut en bas, George Rioux, Gisèle Gosse, Micheline Nadler, Anna Zerbib, Marie-Thérèse Miceli, Geneviève Millot, Annie Daien, Odile Huin, Marylène Bourget; puis Maryse Bertrand, Bernadette Gaulard, Maryvonne Grandmont, Annie Champroux, Paulette Poli, Christiane Martin, Nicole Di Marco, Mady Benhaïem, Jacqueline Bacqué; puis Nelly Bertrand, Yvette Faure, Madeleine Guedj, Marie-Thérèse Franquet, Gisèle Dadoun, Colette Kopf, Anne-Marie Bouchand. Dans les pages suivantes, l'une d'elles - Marylène - fait revivre, pour nous, son inoubliable rentrée scolaire 1952- 1953.

CETTE RENTRÉE D'OCTOBRE 1952 OU "LAVERAN" CHANGEA

En ce clair matin de rentrée scolaire - octobre 1952 - quand le nouveau lycée Laveran ouvrit enfin ses portes, le Tout-Constantinois se demandait encore si c'était bien vrai! Depuis 1938 où l'on avait arrêté les plans et février 1939 où le premier chantier avait été lancé, des raisons complexes et successives avaient lourdement retardé son entrée en fonction. La façade, heureusement, laissait planer l'illusion. Mais, pour bien des Constantinois, ce "toujours futur lycée" était devenu cible d'ironie, tant l'inachèvement semblait définitif!

Trop visible, cette "immense caserne de verre", raillaient les esprits critiques de la cité! Pourtant, la silhouette très moderne se profilait depuis si longtemps au bord du Coudiat qu'elle avait fini par faire partie du paysage constantinois, mais en simple décor jusqu'à ce jour. Vu la situation de choix de l'établissement sur cette plateforme due à l'arasement partiel de la colline, on pouvait apercevoir cette structure depuis la place de la Brèche et l'avenue Liagre; on l'appréciait mieux encore en remontant le boulevard Joly-de-Bréillon, et encore mieux depuis des sites plus élevés, au-delà du Rhumel.

Cependant, face à ce concurrent potentiel dont la position élevée semblait destinée à le narguer, le cher vieux lycée, situé non loin de la nouvelle Médessa, avait vaillamment et même allégrement tenu bon, malgré des effectifs accrus au fil des années et des réformes. N'était-ce pas lui que l'on avait d'ailleurs baptisé de l'illustre nom de "Laveran" en 1942?

Et puis, dix ans plus tard, en ce jour mémorable, privé de ses droits civiques, Vieux Laveran demeura tristement clos, et les habitudes constantinoises s'en trouvèrent changées. On vit des "Laveranaises" gravir pour la première fois divers escaliers menant au Coudiat, pour aller prendre possession du bâtiment en béton armé dont le revêtement rose saumon - couleur en harmonie avec la volonté de l'Administration de promouvoir des jeunes filles - semblait fait pour les attirer!

Elles empruntaient les degrés de la rue Séguy-Villevalaix qui les menaient face à l'entrée, ou ceux du "Trésor", ou ceux de la rue Rohault-de-Fleury vers la rue Clauzel ou la rue Duvivier. Savaient-elles, ces lycéennes, que cela pouvait symboliser leur future ascension sociale? Ce quartier, déjà bien scolarisé, et siège de l'Inspection Académique, était le plus considéré de la ville.

Une autre partie de ces externes convergeait "par en haut" vers la place de la Pyramide. Elles affluaient de Saint-Jean, de Bellevue, ou même du bas de l'avenue Anatole-France - par les escaliers des "S" d'Italie. Et toutes, gravement contemplées par notre obélisque local, s'avançaient de plain-pied sur le plateau.

Quelle effervescence créaient-elles, en venant grossir le flot des jeunes habitués du collège de garçons (boulevard Ernest Mercier), du collège de filles (rue Chanzy), de la Doctrine Chrétienne (rue d'Alsace-Lorraine)! Que d'essaims bourdonnants! Seuls, les fiers lycéens d'Aumale restaient loin, bien enracinés près du Rhumel, autorisés à y garder jalousement leur traditionnelle position...

La nouvelle situation de Laveran-Neuf était telle que le trajet depuis Bellevue était raccourci de la moitié de celui que devaient désormais accomplir les habitantes d'El Kantara et du faubourg Lamy.

Que pensaient donc ces lycéennes d'outre-Rhumel, en passant devant le vieux Laveran désaffecté, que ce fût en "tram" ou à pied - car on marchait beaucoup en 1952? Préféraient-elles le sacrifice d'aller plus loin, vers l'espace et la nouveauté? Et que suscitait, en elles, la porte close de ce vieux "bahut" naguère encore leur hôte attentif?

Une fois parvenues à Laveran-Neuf, malgré l'essoufflement de certaines, la majorité des "grandes" dont j'étais à présent, témoignait en tout cas d'un vif intérêt pour ce nouveau lycée et avait hâte de découvrir l'intérieur. Plusieurs savaient même le nom de l'architecte, M. Castelli: n'avait-il pas offert des livres, lors des ultimes distributions des Prix à Vieux Laveran?

Devant Laveran-Neuf, on avait du recul dans le calme, on était loin de l'agitation de la rue Nationale! Disparus les bruits, les cris, les appels et interjections familiers de cette rue fréquentée par une foule nombreuse et hétérogène; disparues les scènes pittoresques toujours renouvelées, les mulets tirant de vieilles charrettes bringuébalantes, les ânes chargés de leurs trop volumineux ballots, cotoyant autos et trolleybus à gerbes d'étincelles; disparues les odeurs puissantes et variées d'épices, de cuir, de laine, d'huile de cuisson émanant des rues étroites avoisinant le vieux lycée, et qui venaient se mêler aux vapeurs d'essence de la grande rue; disparues les pittoresques boutiques orientales et mozabites, qui alternaient avec imprimerie, pharmacie et négoce modernes!

On passait, sur le Coudiat, à un monde silencieux, policé, ordonné, presque aseptisé. Si peu de commerces; si peu de circulation! Le contraste se révélait d'autant plus saisissant que les souvenirs de juin - un trimestre à peine - se trouvaient encore frais...

Les lycéennes en transit ne s'attachaient pas tellement à détailler l'architecture du nouveau lycée. Mais je trouvais à la façade une certaine élégance, avec ses arcs de cercle médians puis les décrochements qui adoucissaient les parties latérales de l'édifice. Celles-ci, bien sûr, pouvaient surprendre par la modernité de leurs rectangles superposés alternant pleins et baies vitrées. Des colonnes de soutienement à demi encastrées rythmaient tout l'ensemble. Au rez-de-chaussée des ailes, elles se trouvaient complètement dégagées et supportaient les étages comme de gros pilotis. Là, une zone piétonne abritée des intempéries semblait s'inspirer du principe de nos chères arcades, sans - bien sûr - pouvoir en porter le nom.

Je pensai que l'architecte avait su tirer le meilleur parti possible de l'espace constructible. Pour s'en convaincre, il fallait contourner le lycée, ce qui n'était guère coutume. Par son plan comme par sa hauteur conforme à celle du quartier, ce vaste ensemble, couvert de terrasses, s'intégrait bien dans le paysage urbain. Alors, ne pouvait-on tout simplement tirer quelque fierté de ce lycée réputé comme l'un des plus modernes de France?

Arrivée de bonne heure, nullement pressée par le temps, je me retournai et m'accoudai à la rambarde courant le long du mur de soutienement du plateau, pour contempler le vieux Constantine - que nous persistions à appeler "la Ville". Là, se devinait notre "vieil ami malade", comme un orateur avait cru bon de désigner notre ancien Laveran lors de l'ultime Distribution des Prix...

Mélancoliquement, je pensais aussi à cette horloge de la Grande Poste, qui avait rythmé mes parcours et reçu combien de mes coups d'oeil attentifs, ou distraits!... Je n'entendrais plus les actifs vendeurs criant "La Dipiêeechel", je ne verrais plus les ménagères matinales se pressant vers le marché cou-

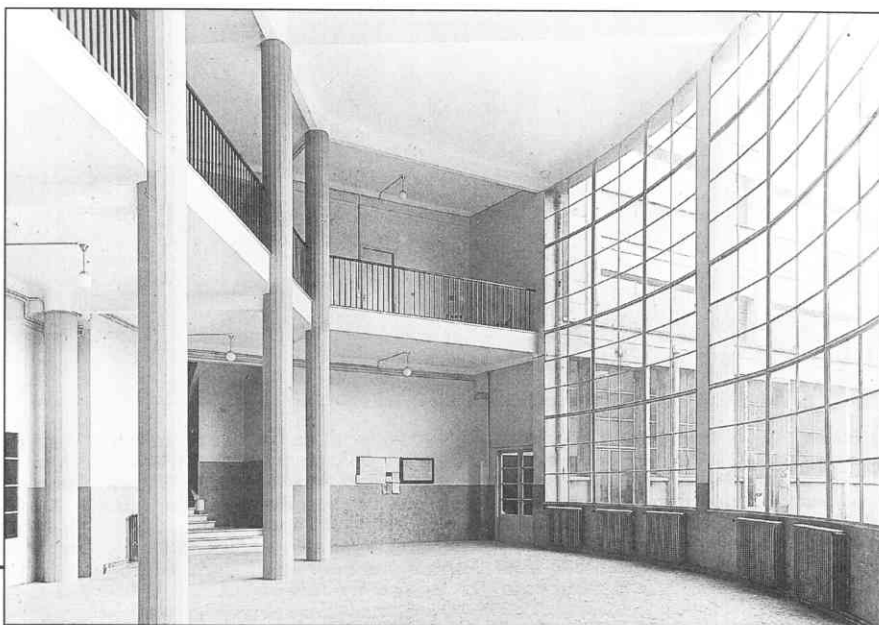
vert s
neuf a
Nation
serais
l'inme
che de
père -
locaux
quarti
plus
serie C
capad
du "B
écoles
célèbr
fin tou
La
ment,



m'ann
lourd
menç
pas m
Là
veau
monie
roton
sur la
équili
d'une
égaler
avec l
techni

Sou
silhou
d'arge
Mille
placé
nous f
temen
térieu
hall si
en fû
souter
que le
par de
de la
les à f

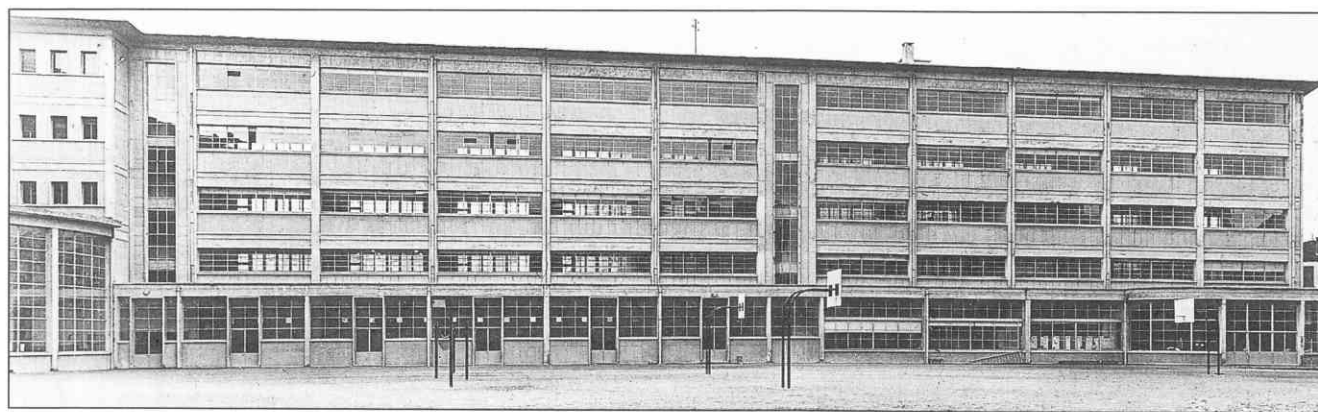
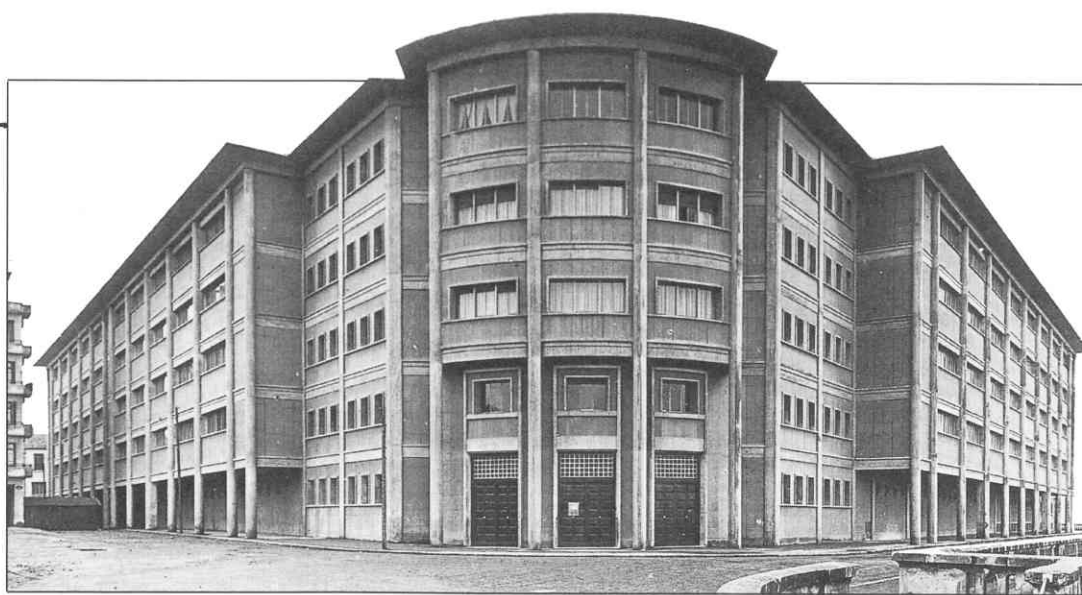
De
immen
terrain
irrégul
les bea
- que
pittores
mier d
arpent
nouve
que no
se, mo



NGEA DE CADRE

vert sous l'esplanade Leclerc; après neuf années d'allées et venues, la rue Nationale me manquerait! Je ne passerais plus, quotidiennement, devant l'immeuble de l'Enregistrement - proche de la venelle menant à l'école Ampère - où mon père travaillait dans des locaux démodés mais au cœur d'un quartier qu'il aimait... Je ne verrais plus l'alléchant étalage de la pâtisserie Coutayar. Je ne ferais plus d'escapades vers les attrayantes vitrines du "Bazar du Globe", ni de fausses écoles buissonnières le long de notre célèbre rue Caraman... Ainsi prenait fin toute une période de ma vie.

La voix d'Huguette, fort heureusement, me rappela au temps présent, en



m'annonçant que la principale des trois lourdes portes de Laveran-Neuf commençait à s'ouvrir. Vite! Il ne fallait pas manquer ce moment historique!

Là je tombai sous un charme nouveau et me laissai conquérir par l'harmonie intérieure de la haute et belle rotonde à l'immense verrière donnant sur la cour. Elle permettait de bien équilibrer l'édifice, de l'affiner. Dotée d'une galerie supérieure qui servait également de couloir de communication avec les ailes, c'était une réussite de la technique moderne.

Soudain, un point de repère: petite silhouette, visage familier, cheveux d'argent, notre surveillante générale Mlle Casana, pilier de l'ancien lycée placé face aux colonnes en béton armé, nous faisait signe de nous diriger prestement vers l'aile gauche. La porte intérieure franchie, nous apparut un hall si vaste, si long, si large que nous en fûmes toutes stupéfaites. Il était soutenu par des colonnes plus trapues que les précédentes, éclairé en continu par de grands carreaux vitrés, séparé de la cour par une série de portes faciles à franchir.

De là, nous la vîmes, cette cour, immense mais sans arbres! Sorte de terrain de sport en forme de polygone irrégulier. Alors je me pris à regretter les beaux robiniers de Vieux Laveran - que nous appelions acacias - dont le pittoresque était d'ombrager, à un premier étage, sa cour de poupée. Puis, arpentant avec Bernadette cette aire nouvelle, je pris soudain conscience que nous nous y sentirions plus à l'aise, moins étroitement surveillées. Mais

comment ne pas nous dire: "Pourtant, ces arbres - si l'on avait pu en planter dès le début du chantier - auraient notre âge. Nous les verrions grands et beaux! Et même les plus petits seraient un espoir de verdure et d'apaisement pour les yeux!"

Les élèves venues du vestiaire, toutes en blouse rose - comme au bon vieux Laveran - semblaient autant de roses et de pivoines aux couleurs tendres, étrangement écloses d'invisibles plants de ce terrain dénudé. La semaine suivante, elles seraient bleuets et clairs iris. Seul ce camaïeu de tons pastel apportait de la fraîcheur dans cet univers fort dépouillé.

J'y retournai soudain dans ce vaste vestiaire, bien organisé avec ses rangées de cintres suspendus à des portiques métalliques. C'est que j'espérais y retrouver enfin Anna comme Ouria recherchées depuis mon arrivée, pour ne pas les avoir revues depuis trois longs mois. Enfin, je les dénichai tour à tour! Joie partagée des retrouvailles! C'était aussi notre rentrée...

Comme à l'ancien lycée, grâce au rempart des vêtements, nous pûmes échanger des propos personnels, heureuses de renouer avec cette précieuse tradition d'adolescentes.

Restait à examiner de près la porte de ce lieu, pour la comparer à "l'ancienne". Mais de toutes façons cela était inutile, sa position était trop en vue, et les turbulentes ne pourraient plus la défoncer comme au vieux lycée, ce qui économiserait bien des "mauvaises notes générales", mais nous supprimerait aussi cette bonne détente

accompagnée de fou rire lorsque la surveillante n'était pas arrivée à temps pour nous ouvrir... Ah! mystère de cette vieille serrure! Comment, le lendemain, pouvait-elle se retrouver aussi sagement fermée?

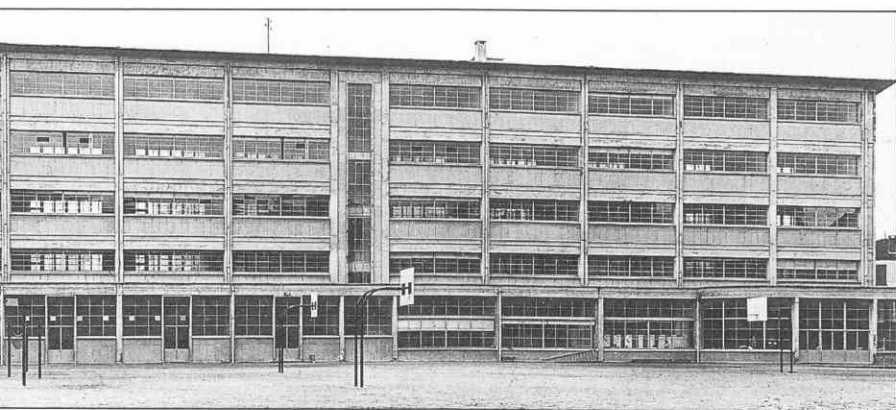
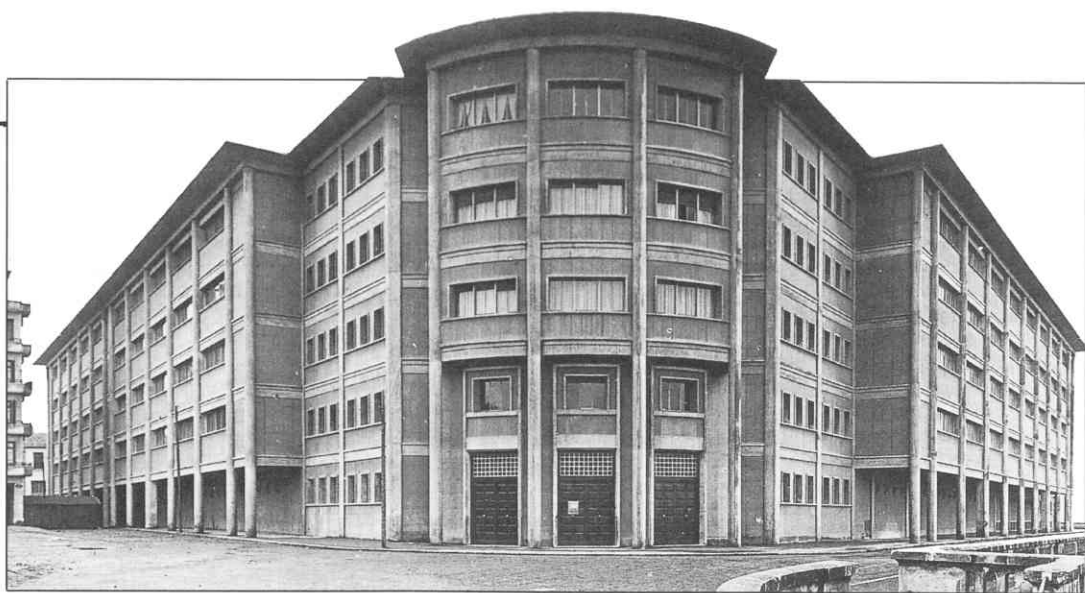
Une sonnerie électrique retentit soudain, et je me trouvai immergée dans le modernisme: c'en était fini de la "demoiselle de bronze" de Vieux Laveran. Qui l'aurait entendue dans un cadre aussi vaste?

Il fallut se hâter de rejoindre le grand hall. Les étages étaient jalousement gardés. Nous devions attendre l'appel nominal. Pendant cette pause, je me trouvais très préoccupée par mon entrée en Seconde, dans ce second cy-

●●● page suivante

● Les doc
photograp
qui il
ce
(
Univer
R
on été prè
notre car
Annie Vial
qui l
de s
Mlle
an
surv
gé
du lycée L
● en bas à
la belle
de l
et sa vaste
● en haut à
sur le C
façade pri
d
● aud
vue panor
du ba
face à
● ci-d
le
de la Di
au
●
le
● e
de gymna





comment ne pas nous dire: "Pourtant, ces arbres - si l'on avait pu en planter dès le début du chantier - auraient notre âge. Nous les verrions grands et beaux! Et même les plus petits seraient un espoir de verdure et d'apaisement pour les yeux!"

Les élèves venues du vestiaire, toutes en blouse rose - comme au bon vieux Laveran - semblaient autant de roses et de pivoines aux couleurs tendres, étrangement écloses d'invisibles plants de ce terrain dénudé. La semaine suivante, elles seraient bleuets et clairs iris. Seul ce camaïeu de tons pastel apportait de la fraîcheur dans cet univers fort dépouillé.

J'y retournai soudain dans ce vaste vestiaire, bien organisé avec ses rangées de cintres suspendus à des portiques métalliques. C'est que j'espérais y retrouver enfin Anna comme Ouria recherchées depuis mon arrivée, pour ne pas les avoir revues depuis trois longs mois. Enfin, je les dénichai tour à tour! Joie partagée des retrouvailles! C'était aussi notre rentrée...

Comme à l'ancien lycée, grâce au rempart des vêtements, nous pûmes échanger des propos personnels, heureuses de renouer avec cette précieuse tradition d'adolescentes.

Restait à examiner de près la porte de ce lieu, pour la comparer à "l'ancienne". Mais de toutes façons cela était inutile, sa position était trop en vue, et les turbulentes ne pourraient plus la défoncer comme au vieux lycée, ce qui économiserait bien des "mauvaises notes générales", mais nous supprimerait aussi cette bonne détente

accompagnée de fou rire lorsque la surveillante n'était pas arrivée à temps pour nous ouvrir... Ah! mystère de cette vieille serrure! Comment, le lendemain, pouvait-elle se retrouver aussi sagement fermée?

Une sonnerie électrique retentit soudain, et je me trouvai immergée dans le modernisme: c'en était fini de la "demoiselle de bronze" de Vieux Laveran. Qui l'aurait entendue dans un cadre aussi vaste?

Il fallut se hâter de rejoindre le grand hall. Les étages étaient jalousement gardés. Nous devions attendre l'appel nominal. Pendant cette pause, je me trouvais très préoccupée par mon entrée en Seconde, dans ce second cy-

●●● page suivante

- Les documents photographiques qui illustrent cet article (Editions Universitaires Rayjane) ont été prêtés par notre camarade Annie Vial Casana qui les tient de sa tante Mlle Casana ancienne surveillante générale du lycée Laveran
- en bas à gauche la belle rotonde de l'entrée et sa vaste verrière
- en haut à droite, sur le Coudiat, façade principale du lycée
- au-dessous vue panoramique du bâtiment face à la cour
- ci-dessous le bureau de la Directrice au verso
- en bas le préau
- en haut la salle de gymnastique



LETTRE PERSANE

● suite de la "Lettre persane" parue en première page

Le gazetier me guida, au début, parmi les arcanes de ce monde inconnu, et, en premier lieu, me présenta au Grand Maître de l'Ordre, le duc de Malpel, qui n'avait pas craint de délaisser son échevinage de Melun; le Grand Trésorier de l'Ordre et dame Challande - depuis peu établis en Languedoc - étaient pareillement de la réjouissance.

Des bourgs normands, nous vint M. de Champetier, tandis que le Mâconnais nous dépêchait les Rose de Franceschi. Dame Nadia Jeannet - mandataire du Dauphiné - était escortée de son frère Vlady Ferrier, et je me suis laissé dire que tous deux étaient descendants d'un ancien intendant du Collège de Cirta. Tout comme Vlady, les Alessandra de Caléja nous venaient de la Capitale.

Devant l'hostellerie, s'étendait un bassin, mais nul nymphéas, niénuphar ou lotus n'y flottait, comme d'ordinaire dans les jardins de nos sérails. Non! Un simple bassin d'eau limpide, que les Français nomment "piscine" bien que je n'y vis oncque poisson. Cette piscine me sembla être, pour les ALYCéens, une source de souvenirs: certains s'entretenaient d'un baron - probablement moscovite - Bobcoff et de sa barine Annie; d'autres évoquaient messires Alain Blanchard ou Cordouan, aux mémorables ardeurs aquatiques; du côté des dames, il était question d'un parti de jeunes filles, sortes de naïades (Allah préserve nos filles de telles turpitudes!), des "Ondines" disaient-elles, parti qui semblait le fait d'une demoiselle de la Rouzière...

A ce moment, le gazetier me fit prendre langue avec M. de Sibillat, pourvoyeur des présentes festivités, secondé par sir James Cohen que je tins pour sujet de Sa Gracieuse Majesté Britannique. Tous deux avaient dû, hélas! refuser maintes inscriptions de convives de la dernière heure, faute de place disponible pour dresser couvert.

Pour les agapes, on pénétra en l'hostellerie, des gouttes ayant obscurci le firmament, et les groupes se dissocièrent, pour de nouvelles compositions. La chère fut exquise, que d'aucuns, pourtant, jugèrent succinte.

Au cours du repas, le prince Pozzo di Borgo, se leva pour rivaliser avec un baladin qui jouit, en France, d'une grande faveur: le sieur Raymond de Voos. Le Prince régala l'assemblée d'inventions verbales que je suis trop peu au fait des subtilités du langage français pour avoir su savourer; mais je m'interroge, cher Mirza: comment un peuple si fin, délicat, raffiné comme celui de France peut-il s'hilarer à l'annonce du trépas d'abbés Quille, Kahn, Guine ou Dalong?



Ci-dessus - côté pile et côté face - Jean Malpel souhaite la bienvenue aux convives du 1er mai 2002, puis (ci-dessous) pose en leur compagnie au bord d'une piscine modestement évocatrice des inoubliables bassins chauds de Sidi M'cid.



LETTRE PERSANE

Le hasard m'avait placé auprès d'un homme dont la mine me plut. C'était le doyen des ALYCéens: M. de Clarac, ancien colonel de chevau-légers, rêvant d'une paysannerie barbaresque aux brandes de la Marche. Je m'excusai auprès de lui, du trop d'appétit de ma curiosité, n'étant au fait de rien sur cette foule de dames et de gentilshommes que je ne pouvais démêler. "C'est avec plaisir que je serai votre cicerone, me dit-il, et tout d'abord, voyons ceux qui vivent hors du royaume. Du comté de Nice, la dyade Vellard, le couple Del Piazza-Roubert et le couple Braco de Bertrand, lui même accompagné d'un couple Bertrand venu du terroir carcassonnais: ces Léa et Jacques Bertrand descendant, eux aussi, d'un ancien intendant du Collège de Cirta.

"Arrivés du Comtat Venaissin, voici deux couples disciples d'Esculape: Reboul de Fournel et Fourment d'Amville. Notons aussi que notre gazetier vit en terroir sarde..."

"Passons maintenant aux Aixois, avec dame Clouet de Zannettacci et son inséparable amie Castellano-Vicaire; puis (tabellions ou robins avec leurs épouses) maîtres Atlani, Karouby et Cohen"... et M. de Clarac m'apporta cette précision que M^{re} Cohen n'était point Anglaise, mais authentique Mélanopède, comme les autres membres de l'assistance: les ALYCéens désignent, sous ce vocable, une mystérieuse ethnie dont tous se revendiquent avec suffisance".

M. de Clarac reprit: "Le gros des troupes est fourni par Marseille. Voyez, outre le prince Pozzo di Borgo, nos dames Fournier de Panucci, Garnier de Bonnet, Izaute d'Aubrun, Pietri d'Ol, et les Simpère, Chevrot de Perego, Clémenti, Desfeux, Rémond, Antonini et dame Deidda sa sœur.

"De la Provence agreste, viennent les Teuma de Chauve, les Rossi, Phéau, Ghiliazza, Chardon. Enfin, du Languedoc voisin, des gens de considération: Jean Dumon - un des consuls de la ville de Nîmes - et son épouse, ainsi que messire Guy de Labat, qui eut jadis la gouvernance du Collège royal de France au royaume oriental de Cipango".

Je remerciai M. de Clarac, et m'attardai longuement à voir cette touchante société retrouver, au fond d'elle-même, "des terres reconquises sur l'oubli".

De l'anbar el asrar, le 14 de la lune de Rabia I
El Rhoul BINOU

les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine
01 64 37 15 40
 - V-Présidente Janine Sadeler
160, avenue du 2ème-Spahis
83110 Sanary
04 94 74 64 86
 - Trésorier Michel Challande
85, av. du Port-Juvénal
34000 Montpellier
04 67 99 34 39
 - Secrétaire Suzanne Le Noane
28, rue Plerret
92200 Neuilly sur Seine
01 46 24 84 71
- LES BAHUTS DU RHUMEL**
- Jean Benoit
440, route de Vulmic (A 36)
73700 Bourg Saint-Maurice
04 79 07 29 31

Ci-contre, de gauche à droite: S. Sibillat, Y. Rossi, J.C. Ghilliaza, J.P. Champetier, P. Clémenti, Y. Ghilliaza, G. Labat, G. Desfeux, M. Sibillat, J. et C. Bertrand, M. Challande, C. Chardon, J. et C. Dumon, H. Chardon, F. Challande, C. et L. Bracco-Bertrand - R. Reboul-Fournel, R. Rémond, O. Pozzo di Borgo-Lovichi, P. Clémenti, P. Chevrot Pérégo, J.A. Antonini, S. Fournier-Panucci, J. Chevrot R. Clémenti, J. Pozzo di Borgo, S. Rémond, O. Reboul, M. Fourment, M. Teuma-Chauve, N. Jeannet-Ferrier, J. Simpère, L. Teuma, J. Izaute-Aubrun, C. Fourment-Damville, V. Ferrier, M. Karouby, J. Malpel, J. Cohen, H. et J. Atlani, S. Cohen, G. Karouby, J. Simpère - J. Benoit, D. Garnier-Bonnet, J. L. Rose, G. Deidda-Antonini, C. Rose-Franceschi, M. Castellano-Vicaire, S. Clouet-Zannettacci, G. et N. Alessandra-Calléja, L. Pietri-Dol, A. Péhau, M.P. et P. Vellard, R. Pinaud, Ch. Clarac, Ch. L. Del Piazza-Roubert.

● Reportage photographique
Danièle Garnier et Claudie Dumon.

